
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/1 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.1.60720

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Les éditions sont présentées ensuite, avec grand soin. S'il est fort intéressant de savoir comment et à partir de quels manuscrits ont travaillé les éditeurs successifs, de Surius et Labbe à Beaugendre et Bourassé, une liste même incomplète de leurs erreurs propres ne semblait pas indispensable.

Sur ces bases solides le texte est fort bien et sûrement établi. Il est accompagné d'une traduction italienne et muni d'une annotation abondante, parfois pertinente, mais qui parfois répète l'introduction au lieu d'y renvoyer, et dans son désir de complétude n'évite pas toujours l'aspect d'une doublure paraphrastique du texte, habillée d'une bibliographie abondante mais parfois désuète (par exemple sur l'*ornatus*, n. 9). Les figures rhétoriques sont identifiées au passage, mais ces listes de figures ne peuvent suffire à mettre en valeur le rythme équilibré et serein de la phrase marbodienne, ses recherches de sonorité et de plénitude. – Enfin, le personnage auquel Marbode fait allusion au livre II, III, 11, p. 42, est le petit abbé Jean mis en vers rythmiques par Fulbert de Chartres (*quoddam legi ridiculum*, repris en *ridicule dictum est* par Marbode) et qui voulait vivre comme les anges: *Johannes factus angelus / miratur celi cardines, / ultra non curat homines*. Comme pour un auteur antique, la citation est littérale, Marbode adapte seulement à la syntaxe de sa phrase. Bon exemple de la diffusion des textes littéraires contemporains dans les milieux scolaires, où la délicieuse anecdote a beaucoup circulé.

Pascale BOURGAIN, Paris

Laurence MOULINIER, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris (Publications de la Sorbonne) 1995, 286 S. (Histoire Ancienne et Médiévale, 35).

Die Studie geht aus von der in den 70er Jahren modisch gewordenen »Hildegard-Medizin«, welche die hl. Hildegard gern als »Patronin einer sanften Medizin« anpreisen möchte, einer recht fragwürdigen »Heilkunde«, die der lebhaften Renaissance der »Opera Hildegardis« der 20er Jahre gefolgt ist. Während Herkunft und Bedeutung der Visionschriften weitgehend geklärt werden konnten, stehen die naturwissenschaftlichen und medizinischen Traktate Hildegards zur Diskussion. Angesichts dieser Situation bringt die vorliegende »Enquête« von Laurence Moulinier – Historikerin und Mediävistin an der Universität zu Poitiers – eine differenzierte Analyse des verwickelten Handschriften-Komplexes und eine erfrischende Klärung der so umstrittenen »Naturschriften«. Die Untersuchung stützt sich auf die 6 Handschriften, auf 8 fragmentarisch überlieferte Texte sowie auf die wichtigsten Editionen; sie bringt Vergleiche mit zeitgenössischen Texten und versucht, die kaum erschlossene Quellenlage zu klären. Der erste Druck – 1533 bei Hans Schott in Straßburg erschienen – legt die Vermutung nahe, ihm könnte eine authentische Handschrift zugrundeliegen, zumal zwischen Straßburg, Trier und dem Rupertsberg lebhafte Kontakte bestanden. Aus der kritischen Studie geht eindeutig hervor, daß sich die Naturschriften Hildegards nicht in ihr visionäres Schrifttum einordnen lassen; sie tragen vielmehr den Charakter von Stoffsammlungen, die nach und nach entstanden sind und in den folgenden Jahrhunderten mehrfach erweitert, gekürzt oder geändert wurden. Sie unterliegen daher auch den Kriterien der wissenschaftsgeschichtlichen Forschung, die inzwischen auch in zahlreichen mittelalterlichen medizinischen Handschriften Hildegard-Material zu entdecken vermocht hat. Was resultiert, ist eine philologisch sorgfältige, im Urteil umsichtige Rezeptionsgeschichte der »Naturschriften« in nicht nur historischer, sondern auch geographischer und soziologischer Sicht. Was uns in dieser bewundernswerten historiographischen Revue vor Augen tritt, ist das »opus« einer erstaunlichen Frau des hohen Mittelalters, deren Visionen deutlich zu trennen sind von jenen naturkundlichen und medizinischen Traktaten, die zu edieren und dann zu beurteilen man soeben begonnen hat. Der gediege-

nen und für die Hildegard-Forschung unentbehrlichen Studie beigelegt sind ein Quellen- und Werkverzeichnis, eine umfangreiche Sekundärliteratur sowie ein in die Reichweite Hildegards weisendes Personenverzeichnis.

Heinrich SCHIPPERGES, Heidelberg

Bernd SCHÜTTE, Die Briefe des Abtes Walo von St. Arnulf vor Metz, Hanovre (Hahn) 1995, 102 p. (Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte, 10).

Voici enfin une édition critique complète des lettres de Walon, précédée d'une bibliographie et d'une introduction (p. 10–49). Ces lettres étaient jusqu'alors dispersées dans des éditions partielles et /ou anciennes¹, tout comme elles sont dispersées dans la tradition manuscrite, bien maigre d'ailleurs puisque seules les deux dernières lettres et l'acte d'abjuration sont encore conservés dans des manuscrits médiévaux. Durant le Moyen Age, ces lettres n'avaient jamais constitué de recueil homogène tel qu'on en voit un assez grand nombre au XI^e siècle; elles ne sont donc pas suspectes d'avoir été révisées pour entrer dans un formulaire ou un mémorial. Ecrites entre 1073 et 1085, elles sont un témoignage bien vivant des aspirations et déconvenues d'un abbé qui commence sa carrière sous les meilleurs auspices et, après avoir essuyé deux échecs cuisants, est définitivement marqué par le découragement. Les six premières – et peut-être aussi la septième, qu'on ne peut pas dater – ont été écrites en 1073–1074, dans le contexte de l'échec de Walon à Saint-Remi de Reims; la huitième date du printemps 1085, et il faut lui adjoindre la pièce 9, qui n'est pas une lettre, mais un acte d'abjuration: ces deux dernières pièces se rattachent à l'épiscopat-éclair de Walon à Metz.

Après une brillante formation intellectuelle, dont on ne sait pas situer exactement le lieu (Saint-Arnoul ou Gorze?), mais dont on retrouve la marque tout au long de sa correspondance, Walon détient l'abbatiate de Saint-Arnoul de Metz à partir des années 1060, et y connaît apparemment une certaine réussite². Sans doute se berce-t-il d'illusions lorsque, en 1073, l'archevêque Manassès lui propose de prendre aussi la direction de Saint-Remi de Reims, car de sa correspondance il ressort que leur brouille fut quasi-immédiate. Dans les quatre premières lettres, Walon donne de l'évêque l'image d'un être despotique, agressif et rapace, qui l'insulte publiquement et le taxe d'apathie auprès du pape Grégoire VII; le reproche est ressenti d'autant plus cruellement que Manassès a présenté ce défaut comme étranger au tempérament français: on sent le Lorrain tiraillé entre France et Empire. Malgré la confiance qui lui accorde le pape, Walon démissionne, sans que cela suffise à calmer l'acharnement de Manassès, qui l'accuse encore d'être parti avec son bâton pastoral. L'échec laisse chez Walon une blessure indélébile, qui marque profondément les lettres 2–6: ce sont là les considérations désabusées d'un homme brisé et forcé de reconnaître qu'il a été manipulé par plus fort que lui, tandis que la lettre 7, qui pourrait être antérieure, est un éloge de la vie monastique, à laquelle il tente de rallier son précepteur A., destinataire de la lettre. Nous sommes devant la source idéale pour observer »de l'intérieur« les problèmes rencontrés par un abbé sincèrement animé par l'esprit de réforme, mais dépassé par les événements.

En 1084, Walon sert à nouveau d'homme de paille, cette fois à l'empereur Henri IV, qui a déposé l'évêque de Metz Hériman et décidé d'installer Walon à sa place: quelques semaines plus tard, il a conscience d'avoir été floué et lâché par un empereur dont l'épilepsie le terrifie, ce qu'il exprime dans une lettre adressée à un *domino venerabili Widoni* derrière lequel

1 L'édition la plus complète était jusqu'à présent celle de J. MABILLON, *Vetera analecta*, Paris 1675 (1, p. 247–276) et 1723 (1, p. 455–459), qui ne comportait ni la dernière lettre ni la palinodie finale.

2 Voir A. WAGNER, Walon, abbé de Saint-Arnoul de Metz, ou la difficulté d'être Lorrain à la fin du XI^e siècle, dans: *Les Cahiers lorrains* 1 (1995) p. 3–18.